

A DES ANNEES-TENEbres ...

Carlos M. Federici

—Des étoiles —dit-il—. Des galaxies. Des constellations.

Des centaines de milliers de reflets se réverbéraient sur le verre de son scaphandre “Vision 3-60” comme une fine couche de neige immatérielle. Au milieu de la voûte noire parsemée d’orifices brillants, la tête de Gervasio Corso, ressemblait dans son casque à un soleil en train de mourir, à l’agonie duquel assistaient, avec stupeur, les planètes de son système.

Il savoura chaque syllabe en murmurant leurs noms :

—Rigel ... Aldebaran ... La Tête de Cheval et Andromède ... Lointaine Fomalhaut de mes cauchemars ! ... Achernar... Miranda et Oberon ... Sirius, si lumineuse ! ...

Il leva avidement les yeux, étirant les muscles de son cou dans un vain effort de se rapprocher de ce qui était lointain. Un fer rougi le traversait, mais il ne se plaignait pas, et aucune larme ne coulait non plus de ses yeux, secs depuis que sa jeunesse avait pris fin.

Cette combinaison spatiale, fabriquée il y avait plus de cinquante ans, n’était pas confortable mais il avait besoin de la sentir lui enserrer le corps, lui faisant mal aux aisselles et aux jarrets, oppressante au niveau de la ceinture, avilie par le ventre honteux qu’avait généré sa longue période d’inactivité ... Il soupira, au moment où ses pupilles engloutissaient les points lumineux d’en haut. Une fois — il y avait *si longtemps*, pardieu— il avait évolué avec aisance entre ces ports ardents de l’espace, avalant des années-lumière avec la gloutonnerie de puissants moteurs atomiques ! Traverser le cosmos était une question d’heures, en temps subjectif, et Procion et Nínive 3 se trouvaient derrière le coin.

La douleur lui contorsionna les traits du visage, vieux et tannés, en un rictus qu’il n’aurait jamais permis au moindre curieux de surprendre. Sa souffrance lui était propre. *Nínive 3*... Pourquoi, diable, avait-elle dû se présenter à son esprit, parmi tant de lieux où il s’était rendu au cours de ses années de voyageur de l’espace ?

—Tout cela, je dois l’enterrer —murmura-t-il, en grinçant des dents—. Très, très profondément.

Mais il était trop vieux, il le reconnut ensuite, pour prétendre se duper lui-même comme un enfant. Cela était accroché à ses entrailles et à son esprit avec la ténacité d'une araignée-poulpe d'Umbriel ! Il s'agissait là d'une autre facette de son châtement : ruminer de mauvais souvenirs.

—C'est bizarre — se dit-il (ses longues années de solitude lui avaient fait prendre l'habitude de se parler à lui-même) —, à présent, en accord avec les canons du romantisme, il faudrait que je croie voir les yeux d'Eurydice entre les étoiles. Mais que je sois maudit si je peux me rappeler de quelle couleur ils étaient ! Bleus ou verts ? — Il secoua la tête, autant que le lui permit le casque spatial—. Ce que je n'oublierai jamais c'est qu'ils brillaient trop fort !

D'autres de ses attributs lui revenaient plus facilement à la mémoire. Cette chevelure blonde, qu'elle nouait en une seule tresse, longue et torsadée, presque vivante ... La grâce de ses mouvements, même revêtue de la combinaison à pression ... Un rire qui finissait par être communicatif, même à un individu taciturne comme Gervasio Corso ... Et ces splendides, délicats, doux et flexibles ...

Il serra les paupières, en ayant l'impression d'avoir l'âme tordue encore plus fort que précédemment. Il y avait des choses qu'il ne pouvait se permettre d'évoquer même mentalement.

La base cosmique Ninive 3 était en pleine agitation, lorsqu'ils s'étaient connus, parce que l'événement le plus sensationnel de l'Histoire de l'Homme était proche. *Le contact avec une race étrangère s'était enfin concrétisé et aurait lieu précisément sur Ninive 3 (dans le secteur de Procion) !* Jeune et idéaliste — bien que cet aspect ne transcendât pas chez lui, parce que Corso était timide pour s'exprimer—, il attendait avec anxiété le grand moment de la confrontation. Un succès pour l'Humanité ! Le franchissement de l'ultime frontière et le début d'une ère aux imprévisibles possibilités. Quelque chose de réellement immense, qui lui faisait battre le coeur presque aussi fort que la proximité troublante d'Eurydice qui, au début, ne fut qu'une convive du secteur "restaurant", pour devenir, peu à peu, une idée fixe.

—Comment peuvent être ces Zéhérans ? —s'était-elle enquis, lors d'une de leurs longues conversations d'après repas—. T'a-t-on fourni un indice ? Je me dis, puisque tu travailles à la Maintenance ...

—Si je suis de service quand ils arriveront — avait-il improvisé pour l'impressionner—, il est possible que je sois aussi près d'eux que je le suis de vous. Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas le cas. Même si on ne sait jamais. Les équipes sont déterminées par ceux qui nous dirigent et on n'a pas voix au chapitre.

—Si tu les vois, tu viens me le raconter aussitôt — l'accent, de la jeune fille, teinté de portugais, était pour lui un délice—. Comme j'aimerais être là ! Mais je ne suis qu'une ouvrière. C'est toi qui es important, Vasio. Promets-moi que tu me relateras tout, dans les moindres détails, sans couper les cheveux en quatre. Jure-le-moi, par Aldebaran.

L'euphorie provoquée par sa proximité lui tournait les sangs :

—Je te raconterai tout dans les détails —dit-il en plaisantant—, mais pour ce qui des *cheveux* ..., je ne crois pas. Ces types sont hyper-glabres, à ce qu'on dit. De grosses têtes, blancs comme le papier, des bras et des jambes comme des fils de fer, et ...

Elle éclata de rire, lui faisant une bourrade.

—Ne sois pas mauvaise langue, Vasio! Comment peux-tu parler ainsi des E.T., qui nous sont infiniment supérieurs et daignent descendre de Procion jusqu'ici, à Nínive 3, afin de nous connaître et afin que nous les connaissions ?

—C'est ainsi qu'ils sont —il la provoqua, délibérément—. Des monstres. Mais de braves petits dans le fond ou, du moins, c'est ce qu'affirme le Directeur des Xénocontacts.

—Tu es incorrigible, Vasio —Elle le fouetta doucement avec sa tresse—. Tu mériterais une semaine de châtement dans l'Axe.

—Le secteur sans gravitation ? Bah ! Mince de châtement ! Penses-tu que je suis un novice "à l'extérieur" ? J'ai passé toute ma vie là-bas, fillette. Où crois-tu que je suis né, hein ? Je connais le "*nulgrav*" comme ma poche. Je me meus sans poids à l'égal d'une sylphide.

Le train-train habituel : des discussions, des plaisanteries, et elle riait beaucoup. Mais cela n'allait pas plus loin, peut-être parce que lui, à trente-deux ans, était aussi timide qu'un adolescent du siècle précédent. Mais lors des périodes de repos (dénommées conventionnellement "nuits" par les habitants de la base Ninive 3), il se permettait certaines fantaisies qui auraient fait rougir Eurydice qui, il faut le reconnaître, était nettement moins dévergondée que la femme moyenne de la décennie.

—Quel idiot j’ai été ! —se reprocha le Gervasio Corso plus âgé, solitaire au milieu de la silencieuse lueur stellaire—. Si je lui avais fait des insinuations un peu *avant ...*, au moment propice. Peut-être les choses n’auraient-elles pas...

Comme tout cela était lointain ! *Cinquante-sept années*, songea-t-il. *Cinquante-sept années-ténèbres*. L’équipe spatiale rechigna à ses vieilles conjectures, lorsqu’il entama une petite promenade sous les galaxies. Des myriades d’yeux brillants, quoique aveugles à l’avatar humain.

Une éternité regardant l’autre, se dit-il. *Les étoiles et ma disgrâce : chacun à sa propre échelle, deux éternités*.

Soudain, une flèche très fine fendit silencieusement le velours noir du dôme sidéral. La bouche de Corso se tordit pour un sourire amer. *Une étoile filante*, pensa-t-il. *Il faut en profiter pour faire un vœu !*

Son désir le plus ardent à elle, il l’avait compris immédiatement, était de voir les Etrangers. Ses yeux s’illuminaient en parlant de cela ; son visage resplendissait presque, comme la Bernadette de la grotte quand elle mentionnait la Sainte-Vierge. Et lui, Corso, lui avait misérablement fait faux bond. Il avait encore mal au cœur en se rappelant l’expression de désenchantement d’Eurydice, quand il l’avait informée qu’il était définitivement exclu de l’équipe de réception. La voyant sur le point de pleurer, il décida d’entreprendre quelque chose de téméraire.

—Allons, fillette —lui dit-il pour la consoler, un peu maladroitement—. Si tu le désires tant, je vais t’arranger le coup. J’ai mes ressources.

Sous l’effet de l’exaltation, elle s’était jetée dans ses bras. C’est alors que Gervasio Corso fut le plus près de l’extase, en sentant virtuellement dans sa poitrine les battements joyeux de ce cœur en flammes. *Je ne pourrais plus reculer*, se dit-il. Il faudrait tenter le tout pour le tout.

Et il y parvint, subornant les uns et trompant les autres. Le grand jour arriva : Nínive 3 était sujette à la règle d’Asepsie Générale et tout le personnel devait porter une combinaison spatiale parce que les Zéhérans ne supportaient même pas le frôlement de la soie sur leurs corps et craignaient l’exposition aux micro-organismes étrangers, Corso

réussit à se procurer deux des uniformes “autorisés”, que distinguait leur couleur jaune. Il introduisit Eurydice dans l’un, se réservant l’autre. Ils se “*coulèrent*” dans le secteur de réception même si c’était la dernière chose qu’ils feraient.

—Je n’en peux plus nerveusement, Vasio —son murmure angoissé lui parvint via l’Intercom du scaphandre—. Je crois que je vais m’évanouir !

—Accroche-toi bien à moi, et ne te fais pas remarquer —Il se sentait fort et protecteur. La pression de la main d’Eurydice dans la sienne, qu’il percevait malgré l’épaisseur des combinaisons, envoya un délicieux frisson à son épine dorsale—. Tu verras que nous verrons bien tout.

La fortune sourit aux audacieux. Il n’y eut pas de contretemps même si, à une ou deux reprises, sous le regard inquisiteur d’un garde de la Sécurité, Corso eut des sueurs froides. Cependant, comme c’est souvent le cas, l’événement ne fut pas aussi grandiose qu’ils l’avaient escompté. Les Zéhérans arrivèrent à l’heure prévue, mais leur immense vaisseau resta sur une orbite lointaine, de sorte qu’ils ne purent contempler ses merveilles. Quant aux êtres eux-mêmes, entourés de pompeuses mesures de sécurité, c’est à peine s’ils réussirent à les entrevoir de l’endroit où ils étaient placés. En moins de temps qu’il ne faut pour le dire, ils avaient déjà disparu pour s’installer dans le secteur qui leur était réservé, à l’abri de tout danger.

Malgré tout, Gervasio Corso put constater qu’elle lui en était très reconnaissante. Lorsqu’ils s’étaient trouvés dans la solitude d’un corridor, hors de portée des regards indiscrets, elle s’était serrée contre lui aussi fort que le permettaient les combinaisons spatiales et son casque avait touché celui de l’homme, dans un baiser symbolique.

—Tu as été formidable avec moi, Vasio. Je ne sais pas comment te remercier. Je t’*adore*, mon grand !

—Moi aussi —balbutia-t-il, rougissant dans son casque—. Depuis la première fois que je t’ai vue, mignonne.

Il y eut un silence, parce qu’aucun d’eux n’avait espéré passer si vite des plaisanteries aux choses sérieuses. Mais le tremblement de Corso, même amorti par la combinaison, n’échappa pas à la femme.

—Tu as toujours été si bon. Je voudrais pouvoir exprimer ma gratitude d’une autre manière, mais ...

—Nous ne pouvons retirer ceci —dit-il—. La consigne est stricte, et si on nous attrape...

—Ce n’est pas grave —rétorqua-t-elle en souriant—. Nous aurons le temps de nous connaître.

—Dans quelques heures terrestres, je pars pour la Ceinture. Ne te souviens-tu pas que je te l’ai dit ? Mon groupe va passer six orbitales à travailler sur la base de là-bas. C’est longtemps.

Ils restèrent silencieux, respirant fort dans leurs scaphandres. Finalement, elle prit l’initiative. Lentement, elle retira un de ses gants et l’encouragea à l’imiter.

—Je sais que mes mains te plaisent beaucoup —dit-elle doucement—. J’ai vu la façon dont tu les regardes ... Et c’est bizarre, parce que presque tous regardent d’autres parties de mon corps. Allons, retire ton gant. Au moins nous toucherons-nous les mains. Je sais que tu le désires, Vasio. Faisons-le !

Et c’était vrai. Corso n’était pas comme les autres hommes, peut-être parce qu’il avait toujours vécu dans l’environnement rude et sans sophistications de l’espace, dans une de ces bases où on était conçu *in vitro*. Les mains se rejoignirent et, pour lui, ce fut aussi intime et satisfaisant qu’un acte sexuel.

Même vieux, le souvenir des vibrations de cet instant magique émouvaient encore son for intérieur. Il pâlit.

Subitement, un rectangle blanc surgit entre les étoiles. Une silhouette d’apparence gigantesque se découpa sur leur lueur et Corso sut que son temps était écoulé.

—Il faut retourner en cellule, Corso —avertit le garde—. Si tu continues à avoir une bonne conduite, je t’y remets le mois prochain.

—Etoiles, galaxies, constellations ..., *off!* —dit le prisonnier, et l’univers virtuel se dilua dans un “lever de jour” computérisé. Une faible luminosité effaça les derniers astres, tandis que Gervasio Corso retournait à sa réalité quotidienne.

Ils avaient commis leur action coupable à l’abri des regards mais les caméras de surveillance ne sont jamais prises en défaut. Lorsque toute une race extraterrestre s’éteignit,

contaminée par un banal virus de rhume terrestre, on sut à qui attribuer ce cosmicide. La Fédération Galactique prononça une sentence aux portées terribles.

Corso, ayant échangé la vieille combinaison spatiale pour son uniforme de convict, retournait, au fil de longs couloirs, que l'on parcourait dans un petit véhicule rapide, à son confinement perpétuel, au plus profond de la ville souterraine. De même que le reste des êtres humains, il ne pourrait plus contempler les étoiles véritables, parce qu'on les avait exilés de la surface planétaire, les confinant au sous-sol.

La peine à laquelle il avait été condamné, à laquelle avait été condamnée une espèce, consistait à mener, indéfiniment, une vie d'années-ténèbres. *Pour une seule minute d'amour !*

—Comme dans ces anciens textes du tango —murmura le prisonnier, quand la porte de la cellule se referma dans son dos—. Quel malheur de n'être pas né poète !

© 2016, Carlos M. FEDERICI

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

A PROPOS DE L'AUTEUR

Né à Montevideo en 1941, Carlos M. Federici a débuté en tant que narrateur en 1961, avec le texte court "El Secreto", paru dans la revue "Mundo Uruguayo" (aujourd'hui disparue). Dès 1968 il commence à diffuser ses récits policiers, de fantastique et de science fiction sur le marché international, étant traduit en plusieurs langues. Il est l'auteur de six romans et fait , parallèlement, des incursions en BD, divers prix lui étant décernés au cours de sa carrière.

Eventail de son oeuvre (en langue espagnole) sur :

<http://urumelb.tripod.com/autores/federici/index.htm>

Sélection d'oeuvres en langue française sur :

www.idesetautres.be

SI VOUS SOUHAITEZ CONTACTER DIRECTEMENT L'AUTEUR, VOICI SON e-MAIL :

cmfederici@hotmail.com